

Un futur médecin doit-il tout supporter?

Grâce à l'implication d'un groupe d'étudiants, l'École de médecine a comblé une lacune de son cursus en introduisant un cours de préparation au vécu en salle de dissection. Une première en Suisse.

Aurélié Despont

Il est des métiers où le face à face avec la mort est quotidien. Une confrontation qui, avec l'expérience, devient normalisée et supportable. Pour les étudiants en médecine, la première étape de cet apprentissage passe par la dissection de cadavres. Un exercice singulier et passionnant, mais parfois aussi inquiétant, vis-à-vis duquel tous ne réagissent pas de la même façon. Au moyen d'ateliers et de conférences dans lesquels interviennent des professionnels de la santé, l'association Doctors and Death cherche à aider les étudiants de l'UNIL à se familiariser avec les multiples situations de fin de vie.

« Après un bref instant, je me dis qu'en tant que futur médecin je devais faire cette

première incision ; et c'est d'une manière assez précipitée que je fis une entaille dans la peau du cadavre du menton au sternum. En sentant la résistance de la peau sous la lame de mon scalpel, je me rendis brusquement compte que je découpais un corps humain, et toutes mes idées auparavant si claires commencèrent à se bousculer dans ma tête ; j'avais chaud, je transpirais, je sortis donc de la salle un moment pour reprendre mes esprits. » Arnaud Bakaric est en troisième année de médecine. Afin de pouvoir partager son expérience avec d'autres, l'étudiant a mis en mots son vécu et son ressenti : la difficulté qu'il a eue, lors de ses premières expériences de dissection, à faire la différence entre la personne décédée et son corps devenu objet de science. Un malaise que ressentent de nombreux étudiants lors de la première confrontation à la mort. Mais dont personne n'ose parler en raison d'une sorte de tabou

qui pèse encore sur ce rite de passage. « Un futur médecin ne se doit-il pas de tout supporter ? » s'était rassuré Marc-Antoine Bornet face à la même situation. En réalité, l'enjeu de l'usage du corps après la mort l'a beaucoup travaillé. « Je me suis senti très seul, tout en sachant que je ne l'étais pas. Chacun vivait cette découverte pour soi. Je suis convaincu que mon ressenti n'était pas isolé, mais tabou. »

De multiples questions

Pour briser le silence et trouver des solutions afin de surmonter cette épreuve, Marc-Antoine Bornet et Sophie Kasser, tous deux étudiants à la Faculté de biologie et de médecine, ont créé la section lausannoise de Doctors and Death, une entité créée à l'origine par l'Association suisse des étudiants en médecine (Swimsa). Son objectif ? Permettre aux étudiants de mieux vivre leurs séances en

JE LE PANSAY DIEU LE GARIT

Arnaud Bakaric, Sophie Masméjan et Marc-Antoine Bornet, tous les trois étudiants en médecine, s'occupent de l'association Doctors and Death. F.imhof@UNIL



salle de dissection. Mais aussi réfléchir aux multiples questions soulevées par cette pratique singulière et par la confrontation à la mort. Un questionnement jusqu'à présent peu traité de manière systématique au sein des cursus de médecine. « La Swimsa avait déjà relevé cette lacune et lancé des pistes, explique Marc-Antoine Bornet. Nous avons fait part de notre besoin à la direction de l'Ecole de médecine, qui a manifesté son intérêt à nous soutenir. » La démarche a mené à la création d'un groupe de réflexion, composé de professeurs et d'étudiants, coordonné par Lazare Benaroyo, professeur d'éthique médicale à la Faculté de biologie et de médecine. « Nous souhaitons intégrer un itinéraire global d'approche de la mort dans les cursus de médecine. La dissection est, pour les futurs médecins, une première étape dans ce cheminement. Ils sont ensuite confrontés à une multitude de situations délicates en lien avec la mort », souligne le professeur Jean-Pierre Hornung, membre du groupe de réflexion.

« En tant que futurs médecins, nous devons tôt ou tard nous poser la question de la mort », reconnaît Arnaud Bakaric, membre de l'association. Mais l'absence de préparation rend la chose un peu brutale pour certains. « Un vrai corps humain ne ressemble en rien aux images arrangées que nous avons l'habitude de voir dans les livres », relève Sophie Masméjan, étudiante de troisième année. « J'ai bien essayé de placer mes émotions dans une boîte. Mais de petits détails, comme la marque d'une alliance, nous ramènent soudain du corps objet à la personne décédée. Et donc à de nombreux questionnements en lien avec notre propre

mort », renchérit Arnaud. Comme entraînés par un réflexe naturel à esquiver la question du ressenti, les étudiants ne parlent entre eux que des aspects techniques. Or, « verbaliser l'expérience permet de dégager les angoisses et les images irréelles, précise Jean-Pierre Hornung. Il est normal d'avoir des craintes. Les étudiants ont le droit d'avoir des sentiments et de les exprimer. »

Echanges de vécu

L'association Doctors and Death a introduit une première mesure concrète dans le cursus de médecine de l'UNIL au printemps 2012 : un cours d'introduction au vécu en salle de dissection. L'enseignement regroupe des témoignages d'étudiants, ainsi que des éclairages historiques, sociologiques et éthiques sur la pratique. Donné juste avant la première séance de dissection, « il permet aux étudiants de se plonger dans le vécu de leurs camarades, ainsi que d'intellectualiser la question grâce aux éclairages des professeurs. Nous créons ainsi de la distance. Ça donne l'occasion aux étudiants d'y réfléchir avant », précise Elena Martinez, adjointe à l'enseignement de la Faculté de biologie et de médecine. « Nous leur expliquons à quoi sert la dissection et les aidons à en percevoir les enjeux. Une meilleure compréhension du processus permet aux étudiants de donner du sens à la pratique et de se référer à une utilité concrète de leurs gestes », ajoute Lazare Benaroyo. Le cours est accompagné d'une visite de la salle de dissection en prévision de la séance de travaux pratiques.

Résultat ? Un vif succès. « Dans l'évaluation du cours, 91 % des étudiants considèrent que la présentation les a aidés à faire face à l'enseignement en salle de dissection », souligne Marc-Antoine Bornet. Apprendre à faire la différence entre le corps vivant et le cadavre, mieux savoir à quoi s'attendre, se poser les bonnes questions, pouvoir découvrir les lieux plus calmement... Les premiers participants relèvent de nombreux points positifs et ont notamment beaucoup apprécié l'intervention de leurs aînés. Une petite partie des étudiants n'en voit par contre pas l'intérêt. « Nous souhaitons simplement fournir un cadre à ceux qui en ont besoin », précise Lazare Benaroyo.

Si d'autres universités réfléchissent également à la question de la préparation au vécu des enseignements en salle de dissection, l'introduction formelle et officielle d'un cours de ce type dans le cursus de médecine des étudiants lausannois est une première en Suisse.

« Nous devons tôt ou tard nous poser la question de la mort. »

LE MORT ANATOMIQUE

« Les tables. Nous entrons dans la salle de dissection comme dans un temple, comme l'on entre pour une épreuve initiatique, sans trop de bruits dans mes souvenirs, non préparés, tous ensemble, mais tous enfermés dans nos solitudes, dans nos angoisses. Puis l'odeur, la formation des groupes, la solidarité forte, mais non verbale entre nous. Dans les regards, dans les non-dits. Puis une approche de ce morceau d'être, mort, mais sans le corps entier, un fragment sur lequel nous allions découvrir le réel du corps non vivant. (...) Les premiers cadavres, entiers, des deux sexes, mais tous identiques, figés, froids, gris, bruns, fripés, avec cette odeur si forte, envoûtante, qui nous pénétrait. Et toujours aucune information ni formation sur le sens de la mort, sur cette disparition de vie. Nous restions inconscients de la conscience de la mort, nous étions sans vie, sans lien avec cette chair qui avait été aimée, qui avait aimé, et qui était, pour nous, objet. Objet de savoir, objet de connaissance, objet anatomique. »

Extrait du témoignage de Jean-Daniel Tissot, professeur à la Faculté de biologie et médecine. Tiré de *Je dissèque mon cœur*, un recueil de textes qui sera prochainement mis à disposition des étudiants.

Et d'autres mesures vont encore se concrétiser (*lire encadré*). « La dissection constitue un premier contact avec la mort sur lequel il est intéressant de travailler, explique le professeur d'éthique médicale. Il s'agit d'un moment charnière qui ouvre la voie vers une préparation à la clinique. » Le cadavre n'est pas encore un patient, mais cette confrontation est une bonne occasion de lancer la réflexion. Plus tard, le jeune médecin sera également amené à rencontrer des malades en fin de vie ou à annoncer de mauvaises nouvelles. « Le but n'est pas de dramatiser la question, mais de mettre des outils à disposition », conclut Elena Martinez.

« Le médecin et l'équipe soignante face aux questions ultimes », le 19 novembre à 17h à l'auditoire de la maternité (CHUV).

 doctorsanddeath.wordpress.com

MUSIQUE D'AVENIR

L'association Doctors and Death et l'Ecole de médecine de l'UNIL souhaitent offrir un encadrement qui accompagne les étudiants tout au long de leurs études. De nouvelles mesures à intégrer au cursus des futurs médecins à partir de la deuxième année sont déjà en discussion : un débriefing après la dissection, des interventions ponctuelles dans le cadre de certains cours, des conférences et des séminaires... Une cellule de veille, coordonnée par Lazare Benaroyo, avec des professionnels de la santé disposés à répondre aux questions des étudiants va également voir le jour prochainement.